

# Atelier de libération francophone

*Le texte qui suit regroupe différents rapports sur l'atelier de libération des Francophones, dirigé par Anne-Marie Bellemare<sup>1</sup> en juin 2011 au Québec, Canada.*

Depuis plusieurs générations, la survie de la langue française et de mon peuple - les Canadiens-Français - a été un enjeu important dans ma famille.

Une langue, c'est beaucoup plus que des mots. C'est une culture qui s'enracine dans des siècles d'histoire. Des histoires de peuples, de personnes avec leurs réalités bénignes et leurs blessures. La libération des langues est intimement liée à celle de notre culture, de notre identité et intimité profonde. Elle est aussi directement reliée aux premiers souvenirs sexuels (PSS) et à plusieurs de nos besoins gelés<sup>2</sup> ou chroniques. Dès notre conception, les enregistrements se font dans une langue en particulier et dans un contexte d'opprimé-oppresseur.

L'oppression des langues est également étroitement liée à une multitude d'oppressions, dont l'adultisme, le colonialisme, le classisme, le racisme et la santé mentale. Cette oppression est souvent invisible et vicieuse et peut engendrer confusion, doute et honte sur notre bonté inhérente. Plusieurs peuples et personnes portent d'ailleurs ce profond désespoir et message tordu que "moi et mon peuple sommes mieux morts que vivants".

Le travail de libération des langues et du français en particulier est devenu un enjeu important pour plusieurs Co-écoutant-e-s d'Amérique du Nord. À cause de notre contexte, nous devons travailler ce thème à la fois comme opprimé et oppresseur. Il est d'ailleurs parfois complexe de travailler sur l'élimination du racisme à cause de nos sentiments confus et complexes en lien avec notre identité culturelle et linguistique comme minorité. Par contre, avec la direction offerte par Tim<sup>3</sup> sur "Ne plus jamais se sentir mal par rapport à soi-même", il est clairement apparu qu'il était essentiel de se libérer soi-même au niveau culturel et linguistique et de réclamer fièrement qui nous étions pour réellement et rigoureusement attaquer le travail sur l'élimination du racisme.

En juin 2011, j'ai animé un atelier de libération pour les Francophones d'Amérique du Nord. Plus de 26 personnes de différents héritages francophones sont venues du Québec, Ontario, France, Haïti, côte est des États-Unis et Louisiane. Neuf alliés sont venus des États-Unis et du Canada.

---

<sup>1</sup> Anne-Marie Bellemare est une dirigeante de la Co-écoute à Montréal, Québec, Canada

<sup>2</sup> "Besoin gelé" est un terme utilisé dans la Co-écoute pour désigner une blessure résultant de la non-satisfaction d'un besoin rationnel dans l'enfance. La blessure pousse la personne à tenter de satisfaire ce besoin dans le présent, mais le besoin gelé ne peut pas être satisfait ; il peut seulement être déchargé.

<sup>3</sup> Tim Jackins

Cet atelier a été un puissant outil de rapprochement, de connaissance mutuelle et de libération. Une classe sur la libération des autochtones a aussi été organisée afin de permettre aux Francophones de réclamer leur propre version du génocide (et non uniquement celle des Anglophones) et de prendre la décision de mettre la libération des autochtones au cœur de notre réémergence collective.

*Anne-Marie Bellemare*  
Montréal, Québec, Canada

Anne-Marie et moi avons travaillé ensemble pendant plus que 3 ans pour réaliser cet atelier. Les Francophones d'Amérique du Nord sont si isolés qu'il fallait se mettre ensemble pour avancer.

Je suis Cadienne<sup>4</sup> de la Louisiane, aux États-Unis. Même si je parle et écris couramment le français depuis des années, être dans un atelier avec le français comme langue dominante a été une expérience profonde.

Le français était la langue maternelle de 7 de mes 8 arrière-grands-parents. Je suis la seule qui parle français maintenant dans toute la famille. L'oppression était tellement forte que mon arrière-grand-mère maternelle et moi n'avons jamais pensé à nous parler en français. Quand elle était mourante, à 97 ans, elle a recommencé à parler français à l'hôpital. Les gens ne se rendaient pas compte qu'elle parlait en français ; ils pensaient qu'elle souffrait de démence.

À la Nouvelle-Orléans (Louisiane, États-Unis), les gens n'étaient pas gentils envers les Francophones, les Cadiens. Ils les trouvaient bêtes et incapables de bien parler l'anglais ou le français, en partie parce que les Cadiens étaient francophones, de la campagne et pauvres.

Les parents du côté de ma mère appelaient les Cadiens des 'coonass' - un mot péjoratif pour les Cadiens de la Louisiane et de l'est du Texas aux E-U. À la Nouvelle-Orléans, on appelait les Cadiens et les Noirs des bougalies<sup>5</sup>. Les frères de mon père me demandaient pourquoi j'étais fière d'être bougalie. C'était difficile pour eux que je sois visible en tant que Francophone.

Je suis états-unienne. Le message d'oppression que je reçois, c'est que je n'ai pas le droit d'avoir ces sentiments. Ça m'a pris 10 ans de décharge avant de prendre pleinement conscience que cette oppression existe.

C'est un vrai miracle que le français existe encore aux États-Unis. Après la déségrégation des écoles aux États-Unis, on a été mis avec les gens d'héritage africain. Je

---

<sup>4</sup> Les Cadiens sont des personnes de Louisiane (USA), descendants des immigrants francophones d'Acadie (Nouvelle-Écosse, Canada).

<sup>5</sup> Le terme "bougalie" provient probablement de l'expression "bougre à louer". Il a été associé aux Francophones migrant de la campagne vers la ville de même qu'aux Noirs habitant en ville.

suis convaincue que c'est pourquoi j'ai été capable de prendre cette décision de réclamer mon français.

Les États-Unis sont d'héritage britannique. Les colons britanniques se sont empressés de s'identifier comme américains puisque ça faisait trop de peine de faire une guerre contre son propre peuple. Alors, le fait d'être britannique, ainsi que le conflit entre les Français et les Britanniques, se perdait dans la guerre et la création d'un nouveau pays. Alors effectivement l'oppression des Francophones était rendue invisible et institutionnalisée, ainsi que d'autres oppressions telle que le racisme contre les Premières Nations (les Amérindiens).

L'oppression nous fait croire qu'on est Blanc ou Noir, que les Blancs sont tous pareils et les Noirs sont tous pareils. C'est vraiment difficile pour nous de penser à l'oppression des autres Blancs. On se dit : « comparé au racisme, de quoi il se plaint ? »

La libération des Francophones en Amérique du nord est intimement liée la libération catholique, car la majorité des Francophones sont catholiques. Puis, à cause de la colonisation, il y a des Francophones en Amérique du Nord qui sont d'héritage africain et amérindien, ainsi que d'héritage européen.

Mes ancêtres Acadiens et Mi'kmaq (Première Nation), avaient des relations étroites, même s'ils ont été éloignés par le génocide. Les Francophones en Louisiane, y compris ma famille, sont devenus les oppresseurs des Amérindiens et du monde d'héritage africain. Ils étaient aussi impliqués dans l'asservissement des Africains. En même temps, une grande partie de la culture cadienne est africaine par le sang et la culture.

C'était plus qu'un atelier pour moi. C'est comme si j'étais enfin dans un endroit où je pouvais respirer.

*Elaine Clement*  
Lafayette, Louisiane, Etats-Unis

Depuis l'atelier, j'ai plus de confiance quand je m'exprime en français louisianais. L'anglais était la langue principale de mon enfance à cause de l'assimilation. Il m'arrive maintenant de décharger plus fort qu'avant, sur du matériel plus ancien, quand je fais des séances en français.

*Jolene Adam*  
Lafayette, Louisiane, Etats-Unis

Ma mère a grandi en Louisiane. Sa grand-mère ne parlait que le français, mais on n'a jamais enseigné à ma mère à le parler.

J'ai beaucoup aimé que les gens à l'atelier parlent français de différentes manières et je me suis senti bien de parler français (ce n'est pas habituel pour moi). J'ai eu la

sensation de revenir chez moi, à un endroit que je n'ai jamais connu. Je découvre maintenant de nouvelles possibilités.

*Dennis LeFils*  
Tallahassee, Floride, Etats-Unis

Le fait d'être accueilli en tant qu'être humain 'normal' et autant que Cadien a été (et reste encore) une véritable contradiction à mon oppression intériorisée. Une grande partie de la détresse que nous portons en tant que Francophones vient de la colonisation qui a dominé l'histoire de l'Amérique du Nord depuis l'arrivée des premiers Européens. Certains de nos ancêtres, ainsi que les terres qu'ils habitaient, ont été perdus par la "mère patrie". Certaines terres ont été données à un autre pays et même vendues (la Louisiane à l'Espagne, puis aux États-Unis). Les gens ont été classés en différents groupes de gagnants et de perdants. Les descendants des gens qui se sont retrouvés gagnants dans le "jeu" de la colonisation se considèrent "normaux", capables, meilleurs, etc. Et aux descendants de ceux qui ont perdu dans ce "jeu", on leur dit qu'ils ne sont pas "normaux", qu'ils ne sont pas aussi capables, qu'ils sont inférieurs.

*Bob Romero*  
Houston, Texas, Etats-Unis

Lorsque nous avons traversé la frontière, mon frère et moi, j'ai soudain pris conscience du paysage et compris que nous entrions sur la terre de nos ancêtres, qui ont quitté le Canada durant une crise économique, dans l'espoir de trouver des emplois dans les usines aux États-Unis.

À l'atelier, je me suis d'abord sentie dans le rôle de l'opresseur, parce que les Francophones qui voulaient parler avec moi en français ont dû le faire en anglais. Des fois, des alliés traduisaient. J'ai plus tard compris que par rapport à la langue, je n'étais pas dans le rôle de l'opresseur. J'ai dû faire face à l'humiliation. J'ai eu à lutter à cause de mon habileté limitée à parler français parce qu'on m'avait fait quelque chose, de manière systématique, à cause de l'oppression de la langue. L'atelier a été le premier endroit où j'ai vraiment appris ce qu'était l'oppression de la langue, qui est vicieuse, une forme de violence. Arracher une langue à un peuple enlève le pouvoir aux gens, les diminue, rend leur vie plus petite. Ils perdent une part importante de leur essence, de leur peuple et leur culture. Cela a été particulièrement vrai dans ma propre vie.

Anne-Marie nous a rappelé que ça nous aide beaucoup de décharger dans notre première langue parce que beaucoup de nos blessures se sont produites dans cette langue. J'ai vécu plusieurs de mes premières relations, conversations, victoires, défaites et traumatismes en français.

J'ai maintenant une passion, celle de réclamer mon héritage français et ma langue. Je veux aussi fournir aux autres une information exacte au sujet du peuple francophone.

Une nuit, j'ai même rêvé en français et plusieurs phrases françaises sont revenues à mon esprit!

*Marie-Claire Roy*  
Falmouth, Maine, États-Unis

Je me suis rendue compte que je ne suis pas la seule à avoir de la difficulté à réclamer ma langue et mon héritage – c'est le résultat de l'oppression, pas un échec personnel.

*Anne Piche*  
Peterborough, New Hampshire, États-Unis

Dans ma ville, les gens sont surtout anglophones. Après l'atelier, j'ai commencé à m'adresser en français aux étrangers, dans la rue ou dans les commerces. C'était surprenant de voir à quel point certains faisaient l'effort de me répondre en français, même si c'était laborieux.

*Antoine Beaudet*  
Ottawa, Ontario, Canada

J'ai été élevée en français uniquement. Toute ma famille, même ma famille éloignée, parlait français et ils sont fiers d'être francophones. J'ai été à l'école primaire et secondaire en français et je n'ai jamais remis mon héritage en question. Pourtant, avec le temps, j'ai oublié que ça faisait partie de moi.

*Christine Delay*  
Toronto, Ontario, Canada

Cet atelier a été un défi constant pour moi, pour mes automatismes et mon cerveau. Je n'ai pu faire autrement que décharger tout le temps. Je n'ai pas voulu quitter l'atelier, ce qui est rare pour moi.

*Jennifer Ferrari*  
Toronto, Ontario, Canada

Dès le tour des présentations le vendredi soir, les larmes se sont mises à couler à flot. Certains luttaienent pour trouver les mots en français pour dire au groupe qui ils sont. D'autres s'excusaient de ne plus maîtriser une langue qui pourtant leur était si précieuse. C'est comme si je voyais dans leur combat celui que mes ancêtres ont dû mener contre l'assimilation, contre les automatismes de ceux qui voulaient voir disparaître notre langue et notre culture de ce continent. Nous menons la même bataille.

Dans notre histoire, les Français ont perdu la guerre contre les Anglais.<sup>6</sup> Les Francophones du Canada ont alors été la cible de l'oppression de la langue. Ils étaient principalement de classe ouvrière, exploités par ceux qui détenaient le pouvoir et l'argent. Comme les Anglophones imposaient que les conversations se tiennent en anglais, les Francophones se sentaient diminués, vulnérables, moins intelligents. Ils ont intériorisé une faible estime de soi. La langue, cette merveille qui permet aux humains de communiquer entre eux, peut aussi être utilisée comme une arme pour maintenir un peuple dans un état de soumission.

De nos jours, les Francophones, après de dures luttes, ont pris leur place au Canada, principalement au Québec. Mais il arrive encore souvent que des Anglophones nous imposent leur langue. Ils font comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Ils s'adressent à nous en anglais sans même nous demander si on le parle. La moindre des choses serait de nous demander la permission et de s'excuser.

Il est difficile pour moi d'être relax par rapport à la langue. Quand je travaille en séance, c'est comme si je touchais à ma propre survie. La décharge m'aide à faire la distinction entre ma survie et la survie de ma culture. Mais il reste encore du chemin à faire.

L'oppression de la langue m'empêche de bien penser au racisme. Par exemple, de nombreux immigrants au Québec se tournent vers l'anglais plutôt que le français. C'est très restimulant. Je me sens vite menacé et j'ai de la difficulté à me rapprocher d'eux. À mesure que je décharge sur ce sujet, j'y arrive de mieux en mieux. Aujourd'hui, une de mes meilleures amies est justement une immigrante qui ne parle pas français. Je me rapproche d'une plus grande partie de l'humanité. Je comprends mieux aussi comment le français a été utilisé pour opprimer d'autres peuples, en Afrique par exemple.

*Benoit G.*  
Montréal, Québec, Canada

Je suis née dans une famille de classe ouvrière ascendante, d'origine catholique. Ma mère était la seule à parler anglais. On ne m'a jamais initiée à ma culture, même si elle était partout autour de moi. Enfant, je refusais de regarder la télé en français. Je pensais qu'elle était médiocre comparée à la télé des États-Unis. Ma mère m'a appris l'anglais presque en même temps que le français. Je suis allée à l'école en anglais de la maternelle à l'université. J'ai regardé la télé en anglais avec mon père et ma grand-mère, même s'ils ne comprenaient pas l'anglais. On m'a élevée avec le message que l'anglais était plus important que le français, qu'il me garantirait un meilleur avenir et un emploi. Mon père m'a conté une foule d'histoires de gens qui ont perdu des occasions de carrière parce qu'ils ne parlaient pas anglais. Je n'aurais jamais imaginé pouvoir travailler en

---

<sup>6</sup> La *Guerre de Sept Ans*, ou *Guerre des Français et des Indiens* aux États-Unis, souvent appelée par les Canadiens-Français *Guerre de la Conquête*, fit rage de 1754 à 1763 principalement entre les colonies de la Grande-Bretagne et celles de Nouvelle-France, les deux belligérants étant soutenus par des troupes militaires venant d'Europe.

français. Je n'ai même pas appris à écrire en français à l'école parce que j'étais certaine que ça ne serait jamais utile et que la langue disparaîtrait.

Au début des années 1900, le frère de mon grand-père est parti aux États-Unis, comme un million d'autres travailleurs canadiens français, pour trouver de meilleures conditions de vie. Ils ont été accueillis à bras ouverts par ceux qui avaient besoin de main d'œuvre dans les champs de coton ou les usines de textile. Ils étaient vus comme de vaillants travailleurs faciles à contrôler. Quand mon grand-père est allé visiter son frère avec ma tante, il était si fier que sa fille puisse parler anglais. Son frère n'a pas enseigné à ses enfants à parler français. Mon grand-père n'arrêtait pas de dénigrer les Francophones, les traitant de petits moutons qui ne savaient pas comment se prendre en main. Ils auraient dû faire comme les Anglais. Ma mère et sa sœur ont intériorisé cette oppression et continuent de la perpétuer à l'endroit des Canadiens francophones unilingues. Elles les traitent de paresseux et de stupides. Comme enfant, je me suis sentie fière et supérieure parce que je parlais anglais. Il m'a fallu du temps pour me débarrasser de la honte et réclamer mon essence et mon héritage francophone.

*Anik Marie Jacques*  
Montréal, Québec, Canada

Depuis l'atelier, lorsque je parle à une nouvelle personne et que j'identifie qu'elle est anglophone, j'ai moins tendance à passer à l'anglais. Je laisse la personne chercher ses mots, je peux l'aider mais en restant en français. Je me dis qu'il est correct que ce ne soit pas toujours moi qui fasse l'effort de m'exprimer dans une autre langue. Même si je suis très à l'aise en anglais, il demeure que je pense en français, écris en français et vis majoritairement en français.

*Evencia Emilus*  
Montréal, Québec, Canada

Pour moi, c'est le rapprochement qui a été le plus fort. Je pourrais comparer ça aux moments des fêtes de Noël où tous les oncles, tantes, cousins et cousines se rassemblaient. Avec le recul, il y avait de l'amour dans l'air.

*Yvon Traversy*  
Montréal, Québec, Canada

À l'atelier, il y avait des Francophones venus d'aussi loin que la Louisiane. Nous, les Québécois, on va à des ateliers aux États-Unis, mais c'est plus rare que des États-uniens viennent ici, surtout pour parler français. C'était beau d'entendre leur accent.

Comme homme de la classe ouvrière, d'origine rurale, catholique et unilingue francophone, j'ai beaucoup aimé partager des expressions de mon coin de pays, comme « né pour un petit pain<sup>7</sup> ». J'ai pris du temps là-dessus en séance.

Pour moi, l'atelier a été l'occasion de renouer avec notre histoire qui inclut celle des Amérindiens. Après l'atelier, je suis allé visiter une exposition sur les Amérindiens et je pouvais être plus attentif que d'habitude à ce que le guide nous expliquait. Les Hurons, près de Québec, sont passés de 800 000 à 80 000 après l'arrivée des Européens.

L'atelier m'a fait réaliser que le français, c'est mon origine, mon départ dans la vie. Il faut que je porte attention à cette identité-là. Nos racines viennent de là. Il ne faut pas que je l'oublie.

*Roger Roy*  
North Hatley, Québec, Canada

J'ai pu travailler sur mes différentes identités : immigrant (et donc Québécois d'adoption, avec les défis que cela implique), Français d'origine (avec des automatismes liés à la domination qu'exerce la langue française de France dans la Francophonie), mais aussi comme Bressan (originaire d'une région de France où la domination du français a entraîné la presque disparition d'une langue très ancienne, le bressan). J'ai aimé travailler sur la diversité des Francophones dans le monde, sur l'histoire complexe qui les relie.

*Manuel*  
Montréal, Québec, Canada

Paru dans *Present Time* N°168 (Juillet 2012)

---

<sup>7</sup> Expression qui signifie « N'attends pas beaucoup de la vie ».